

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

Suite. — Voy. p. 43.

Paganini dans ses causeries intimes.

Nous avons dit combien Paganini était disposé à épancher en voiture sa bonne humeur et sa gaieté. Le matin, à son lever, s'il avait passé une nuit douce et sans insomnies, il était gai, aimable, et se livrait volontiers au charme de la conversation. A ces heures qu'avait précédées le repos le plus complet, il se laissait aller aux plus tendres causeries; il ouvrait son cœur à l'amitié, et c'était plaisir alors d'écouter la conversation de cet homme supérieur, mêlée des anecdotes les plus curieuses et les plus intéressantes. Il nous est arrivé de nous trouver auprès de Paganini dans de semblables instants, et nous avons pu apprécier la valeur réelle d'un grand nombre de faits, d'aventures bizarres, de contes fantastiques, dont on a inondé les livres et les journaux touchant cette existence exceptionnelle.

Paganini connaissait parfaitement toutes les fables absurdes qu'on a débitées sur son compte. Il n'a été rien imprimé dans les gazettes de France, d'Italie ou d'Allemagne qu'il ne se le soit fait traduire ou raconter. C'était donc avec un plaisir extrême qu'il revenait souvent sur ce chapitre de sa vie; jamais il ne parlait avec autant de conviction ni avec autant de vivacité que lorsqu'il faisait lui-même le récit de ses aventures. Nous avons entendu ce grand virtuose nous raconter, avec un sourire plein de bienveillance, avec l'expression la plus franche et la plus naïve, toute son histoire et les diverses circonstances qui s'y rattachaient.

Mais il avait dans son langage tant de finesse, dans son récit tant de rapidité, que, malgré toute notre attention, nous pouvions difficilement le suivre dans ses longues dissertations. Laissons-le parler un instant.

« Je connais tout ce que l'on a écrit sur moi à Vienne, à Francfort et à Berlin. Je me suis fait traduire avec la plus grande exactitude ce qui paraissait dans les feuilles publiques. J'ai moi-même raconté au professeur Scholtky plusieurs événements de ma vie, et c'est lui qui, en faisant ma biographie, est resté le plus fidèle à la vérité.

« J'ai peine à comprendre comment les hommes ont pu inventer tant d'absurdités sur ma vie antérieure. Je n'ai jamais pris la peine de démentir ces misérables bavardages; je me trompe: une seule fois, à Vienne, le 10 avril 1828, j'ai fait insérer quelques lignes dans les papiers publics, sans cependant me mettre en colère. Mes efforts tendent à obtenir les suffrages du public quand je tiens mon violon: si je lui plais, si je lui conviens comme artiste, il m'est indifférent qu'il croie ou non à toutes les impertinentes histoires que l'on propage sur moi.

« Je ne vous cache pas que, même dans ma patrie, la calomnie ne m'a pas toujours épargné, et plus d'une fois sans doute elle est partie de l'Italie pour aller se répandre en France et en Allemagne. Mais, croyez-moi, ce ne sont là que de pures inventions; j'ai été, il y a longtemps déjà, souvent en mésintelligence avec la cour de Lucques; j'avais à souffrir bien des vexations pour de modiques appointements: je la quittai donc pour aller en artiste nomade vivre d'un côté et d'autre sans me fixer nulle part. Je tombai dans des sociétés de jeu où j'ai souvent exposé plus que je n'avais; les jeux de hasard étaient ma plus grande passion et m'ont mis souvent dans la position la plus pénible. Je n'oublierai jamais comment une seule soirée décida de toute ma carrière. Le prince de*** avait depuis longtemps manifesté le désir d'acheter mon excellent violon de Crémone, le seul que je possédasse alors et que j'ai encore aujourd'hui; un jour il me fit prier de la manière la plus pressante de lui faire savoir le prix de mon instrument. Je n'avais certes pas l'intention de m'en défaire, et je demandai, au hasard, deux cent cinquante napoléons.

« Quelques jours après, le prince me fit dire qu'il regardait ma demande comme une plaisanterie, mais qu'il était prêt à me donner cent napoléons de mon violon. Dans ce moment, des pertes considérables avaient jeté

mes finances dans un état si triste, que j'étais presque décidé à accepter la somme que m'offrait le prince, lorsque à l'instant où j'allais prendre la plume pour signer mon reçu, un ami vint me faire une invitation pour la soirée. Il ne me restait plus que 30 francs; j'avais vendu déjà tous mes bijoux, ma montre, mes bagues et mes épingles; je pris la résolution de hasarder les derniers débris de ma fortune, et, dans le cas où la mauvaise chance dût me les enlever, j'aurais envoyé au prince mon instrument contre cent napoléons, bien déterminé, après cette vente, à partir sans tambour ni violon pour Saint-Petersbourg, afin d'y établir mes affaires en donnant des concerts. Déjà mes 30 francs étaient réduits à 3, lorsque la chance devint tout à coup favorable: avec mes derniers 3 francs j'en gagnai 300. Ce coup de bonheur me conserva mon violon et me remit un peu dans mes affaires.

« Depuis ce temps, ma passion pour le jeu se calma; je cessai peu à peu de jouer, et je dois dire à ma louange que, si dans jeunesse et dans un temps où je vivais de peu de chose j'ai été adonné au jeu, je me suis convaincu plus tard, qu'un joueur est un homme méprisable.

C'est dans ce ton simple et naïf que Paganini racontait pendant des heures entières; mais sa faible poitrine se fatiguait enfin; alors il se faisait tout à coup. Dans ces moments de silence, il se faisait traduire, pour se délasser, quelques critiques du feuilleton de Hambourg ou certains passages de Ludolphe Vinta, qui venait de paraître.

Ces écrits lui fournissaient encore l'occasion de raconter quelques nouvelles anecdotes. C'est ainsi qu'il fut frappé un jour de cette brochure où il était dit: « Il est vrai de dire que Paganini ne doublait pas, en Italie, le prix de ses concerts. »

— Comment! je ne les doublais pas! s'écria Paganini. C'est faux, je n'ai jamais joué pour des prix simples, et à ce sujet, je vais vous raconter ce que j'ai fait une fois à Naples. J'avais donné dans cette ville trois concerts à des prix doubles, en annonçant le quatrième aux mêmes conditions: un homme très-consideré de la ville vint me trouver et me sollicita de changer les prix, attendu qu'ils étaient dérisoires pour le public.

« Je ne tins aucun compte de cette demande; mais, lorsqu'il la réitéra d'une manière plus pressante, je lui répondis: — Vous voulez absolument que je change les prix: eh bien! j'y consens, et, au lieu du double qu'ils sont, je vais faire annoncer qu'ils seront triplés. Je le fis en effet, et la salle était comble. Vous voyez donc bien que j'en ai agi en Italie comme en France et en Russie.

La suite à un autre numéro.

DÉCOUVERTES ET INVENTIONS.

CANONS.

Ces terribles machines de guerre, dont l'invention date à peu près du même temps que celle de la poudre, sans nom d'auteur connu, a changé tout le système des batailles sur la face du monde. Autrefois les armées, après quelques jets de flèches, se joignaient pour se battre à l'arme blanche (glive, pique, hache), et la force seule décidait la victoire; de sorte que ces combats étaient très-meurtriers et beaucoup plus sanglants que de nos jours. Le canon aujourd'hui égalise les forces, et les vainqueurs souvent sont plus faibles numériquement et physiquement que les vaincus. Il paraît qu'on en fit usage de bonne heure dans les sièges de villes; car on lit dans une pièce de la cour des comptes, à Paris, à la date de 1338, une dépense mentionnée pour la poudre nécessaire aux canons qui étaient devant Puy-Guillemme, château en Auvergne. En 1342, les Maures s'en servirent au siège d'Algeriras; et on attribue le gain de la bataille de Crécy par les Anglais aux six canons qu'ils firent tonner sur nous en 1346; et dont le bruit épouvanta les chevaux, et prépara la perte de la bataille par le désordre qu'ils causaient. Ce n'est qu'en 1539 qu'on en introduisit l'usage sur les vaisseaux.